

SUPPLÉMENT À NANTES PASSION, MAGAZINE DE L'INFORMATION MUNICIPALE N°147 - SEPTEMBRE 2004

Nantes

AU QUOTIDIEN



Choisir un mode de garde pour son enfant

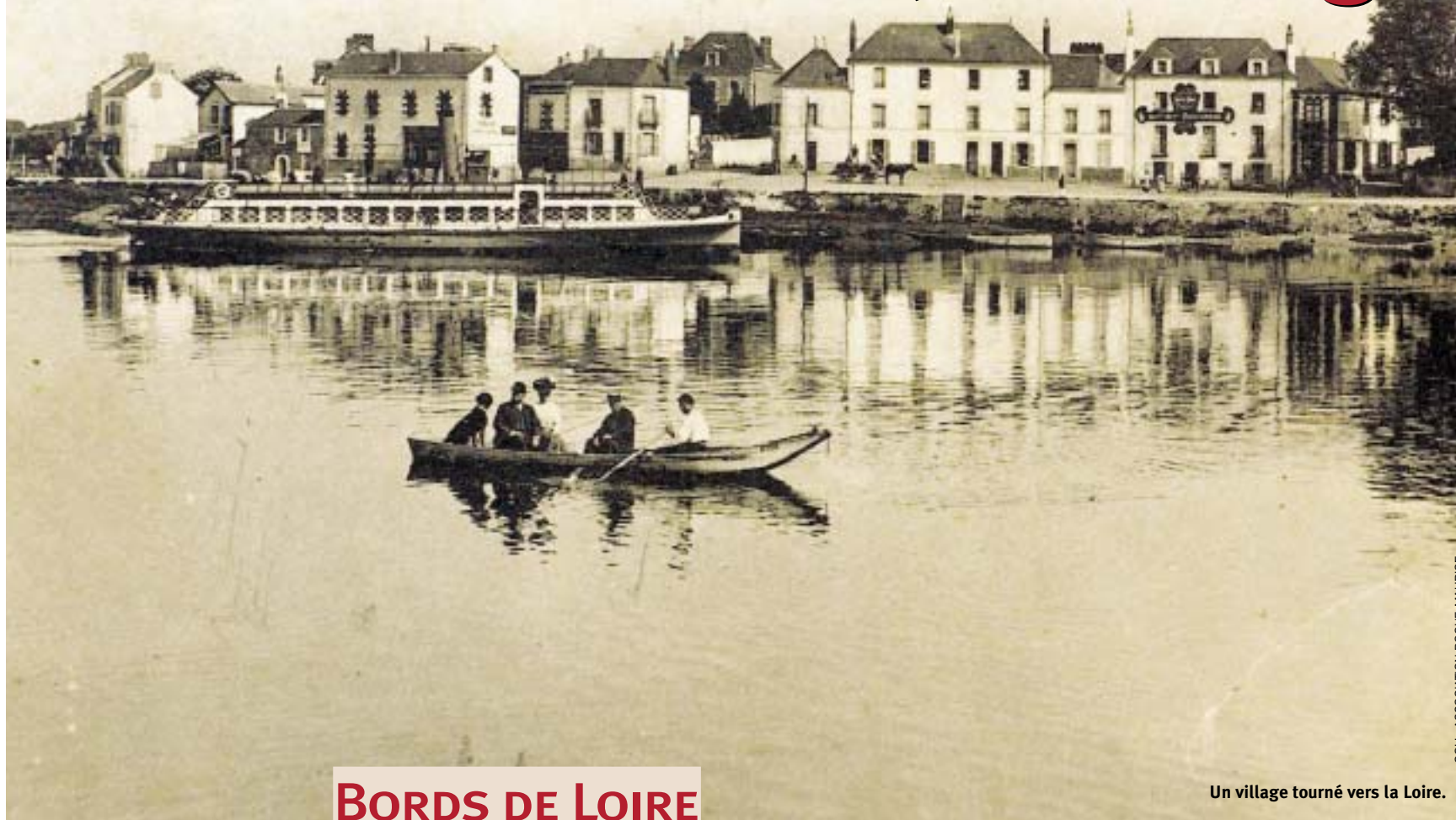
LES 11 QUARTIERS NANTAIS

**Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie**

HISTOIRES DE QUARTIERS

**Roche-Maurice,
le village des "oubliés"
Nantes : terre d'ovalie**

Roche-Maurice, le village



BORDS DE LOIRE

Un village tourné vers la Loire.

COLL. ASSOCIATION ROCHE-MAURICE.

Roche-Maurice, ancien village de pêcheurs, entre Loire et chemin de fer (Nantes-Le Croisic), à l'extrémité est du bas-Chantenay et à l'ombre des piles du pont de Chevire. Témoignages et souvenirs d'habitants qui aiment leur petit hameau, un peu perdu au bout de la ville, et entendent bien le préserver.

Rue du Rail, chemin de la Pompe, rue des Roquios, l'endroit est fait de petites maisons et de voies étroites évoquant le passé. "Il y avait beaucoup de puits, le chemin de fer qui scinde le quartier, des bateaux de pêche avec le quai tout proche, ça faisait de l'animation." Danielle Daviet s'est installée là en 1976. "Les grands-parents de mon mari ont tenu le café-tabac." Présidente de l'association Roche-Maurice-La Janvraie, elle connaît bien l'histoire du quartier. Qu'elle évoque avec Georges Méhat et Jeanine Baudouin, des voisins et membres de l'association. Georges, lui, est arrivé là à l'âge de sept ans. "On venait de Saint-Nazaire, c'était la crise de 29, mon père était illettré et, en plus, accidenté du travail. Ma tante tenait

le café des Promeneurs. Sachant que l'usine à gaz était en construction, on est venus là pour trouver du boulot !"

D'un côté la Loire, de l'autre les usines. Du boulot, ça ne manquait pas, avec toutes les usines du bas-Chantenay, installées dans le voisinage. Fabrication de noir animal (*) chez Pilon ; d'huile, savon ou lessive chez Talvande, papier chez Gouraud... et puis le charbon chez Blanzouest, qui laissait une poussière noire sur le linge qui séchait. Et les petits pois de chez Amieux. "Une fois les petits pois écosés, on donnait les cosses aux vaches, rien ne se perdait ! Mais c'était dur : quand les petits pois étaient ramassés, le chef fermait à clef jusqu'à ce que tout soit mis en conserve, parfois douze ou treize heures d'affilée. Mais ça ne durait qu'une saison. C'est la grande Suzanne qui racontait ça", se souvient Georges. Autre établissement emblématique, l'usine à gaz, déménagée du quai des Tanneurs à Roche-Maurice en 1934 et dont le gazomètre servait de repère dans le quartier. "C'était notre clocher à nous, vu qu'on n'avait pas

des “oubliés”



COLL. PARTICULIÈRE M.L. GEFFRAY



Marie-Louise Geffray, patronne d'hôtel-restaurant pendant trente ans.



Roche-Maurice traversé par le chemin de fer.

La maison Geffray, du temps des beaux-parents de Marie-Louise.

d'église !" précise Georges dans un sourire. Pas d'école non plus dans le hameau. "Il fallait aller jusqu'au Plessis-Cellier, deux kilomètres, quatre fois par jour, ça faisait les mollets. On suivait le rythme des saisons, les glissades en hiver, les mûres et les cerises en été, la chasse aux têtards dans les marais de la Janvraie..." raconte Jeanine, dont la grand-mère, "la mère Guyader", bien connue dans le quartier, a tenu l'épicerie-dépôt de pain-charcuterie-saboterie-graineterie, où l'on trouvait aussi des asticots et des hameçons pour la pêche. "C'était un lieu de rencontres, de papotage, il y avait aussi les ardoises, on tenait un carnet. Quand le bonhomme touchait sa

paye, à la quinzaine, on l'appelait Monsieur !" poursuit Jeanine, qui a repris l'épicerie en 1975, un peu dans le même esprit. "Oui, mais à l'époque, les gens étaient plus pressés." Pourtant, elle joue son rôle, Jeanine, auprès des gens du voyage du camp de la Fardière, tout proche, qui ne savent ni lire ni écrire et qui doivent remplir des papiers, avec parfois de la famille en prison... "Elle faisait ça de bon cœur mais en les tenant à distance, elle savait se faire respecter !" précise Danielle. Depuis, petits commerces et bistrot ont fermé les uns après les autres. Reste l'emblématique "Marmite", sur le quai, face à la Loire, ex-établissement Geffray, tenu par la famille du même nom pendant des décennies.

L'hôtel-restaurant Geffray, son beurre blanc et son pâté renommé. Marie-Louise Geffray et son mari ont géré l'établissement pendant près de trente ans. "Mes beaux-parents ont pris ça en 1913, avec une pompe à essence devant

l'hôtel mais sans frigo ! À l'époque, ils ne travaillaient que le dimanche. C'était le jour d'affluence des promeneurs sur la Loire. Mon beau-père avait un vivier, on y mangeait du brochet au beurre blanc et tous les poissons de Loire. Des civelles comme s'il en pleuvait !" À l'époque, on en remplissait même des seaux pour les poules... Puis la guerre est déclarée et le beau-père de Marie-Louise est mobilisé. "Ma belle-mère se débrouillait comme elle pouvait, elle avait des cochons, sa sœur faisait les chambres et la vaisselle. Des artistes de Paris qui se produisaient à Nantes venaient déjeuner là parfois !" Au décès du beau-père, Marie-Louise et son mari reprennent le flambeau, sans formation particulière. "Ma grand-mère paternelle tenait le Bar nantais à Quimper mais j'avais une formation de secrétaire et mon mari d'ébéniste !" Qu'à cela ne tienne, une nouvelle vie commence, complètement dédiée à l'hôtel. "Sur dix chambres, il y en avait trois pour nous. On faisait les repas ouvriers au rez-de-chaussée et les repas d'affaires et pour les gens de passage au premier. On avait aussi une salle pour les communions ou les repas de famille. On avait des clients de toutes les classes sociales : des ouvriers, des marins, des dockers et puis des cadres des usines. C'était toujours convivial. Avec le dock flottant, il y avait des navires, anglais par exemple, on s'est fait des amis de marins qui venaient régulièrement." Et puis, en face, des prairies avec des vaches. "Le fermier passait tous les jours faire la traite." L'autre famille connue du quartier, ce sont

HISTOIRES DE QUARTIERS

→ les Durance, marchands de vin. Qui louent une maison divisée en appartements, dans le quartier. C'est dans cette maison que Jeanine est née. "Cinq familles habitaient là, on se contentait de deux pièces." Dans le quartier, on se souvient de la bombe qui a explosé sur le chai. "On a cru que c'était de l'essence. Et c'était du vin !"

Solidarité, convivialité et revendications. Le hameau de Roche-Maurice, un peu coincé entre Loire, usines chantenaysiennes, camp de nomades et cité d'ur-

gence Blanchard (*voir encadré*), ce sont quelques familles qui vivent là, dans les maisons de pêcheurs, au bord du fleuve. Solidarité et convivialité caractérisent ce bout de quartier pas comme les autres. "On avait besoin d'une brouette ? On allait la chercher chez le voisin, même s'il n'était pas là. Les gens du camp Blanchard, on les voyait se baigner dans la Loire, faire leurs courses. Il n'y avait pas de problème de classe sociale, tout le monde allait aux enterrements..." Mais il y a aussi le revers de la médaille, les

nuisances liées aux industries et les aménagements urbains des années quatre-vingt et quatre-vingt dix. Inauguré en 1991, le Pont de Cheviré modifie complètement la physionomie du quartier. "Ils ont fermé le passage à niveau, la rue du Rail, créé la rue Philippe-Lebon, agrandi le pont de chemin de fer et puis ils ont exproprié les gens de la Janvraie pour en faire une zone industrielle, démoli le château..." raconte Danielle Daviet avec un brin d'amertume. Mais l'association Roche-Maurice-La Janvraie veille au grain. En 1987, elle s'oppose à l'installation d'un deuxième camp d'accueil des gens du voyage, à l'emplacement actuel du square Toussaint-Louverture, inauguré en 1992. Et puis tout le monde se souvient de l'épisode du nuage toxique, en 1987. "L'association existait depuis un mois. Un entrepôt a pris feu, un nuage toxique s'est formé, toutes les communications téléphoniques étaient coupées. Un plan ORSEC a été déclenché, toutes les communes avoisinantes évacuées mais ils ont oublié Roche-Maurice, qui faisait partie de la ville de Nantes... Tout cela nous a rendu combatifs, on continuera à défendre notre environnement mais aujourd'hui, on aimerait que ce petit quartier bien agréable redevienne un lieu de promenade et pas seulement de passage !"

ARMELLE DE VALON

(*) le noir animal, produit par calcination au four d'os d'animaux servait notamment à décolorer les sirops extraits de la canne à sucre. Très riche en phosphate de chaux soluble et en azote organique, il constituait également un excellent engrais. Nantes fut qualifiée de capitale du noir animal, qui fut l'objet d'une fraude considérable pratiquée par des commerçants peu scrupuleux qui fabriquaient du "noir factice" à partir de tourbe pulvérisée...



COLL. PARTICULIÈRE J. BAUDOUIN

L'épicerie de la "mère Guyader", une figure du quartier.

La cité Blanchard

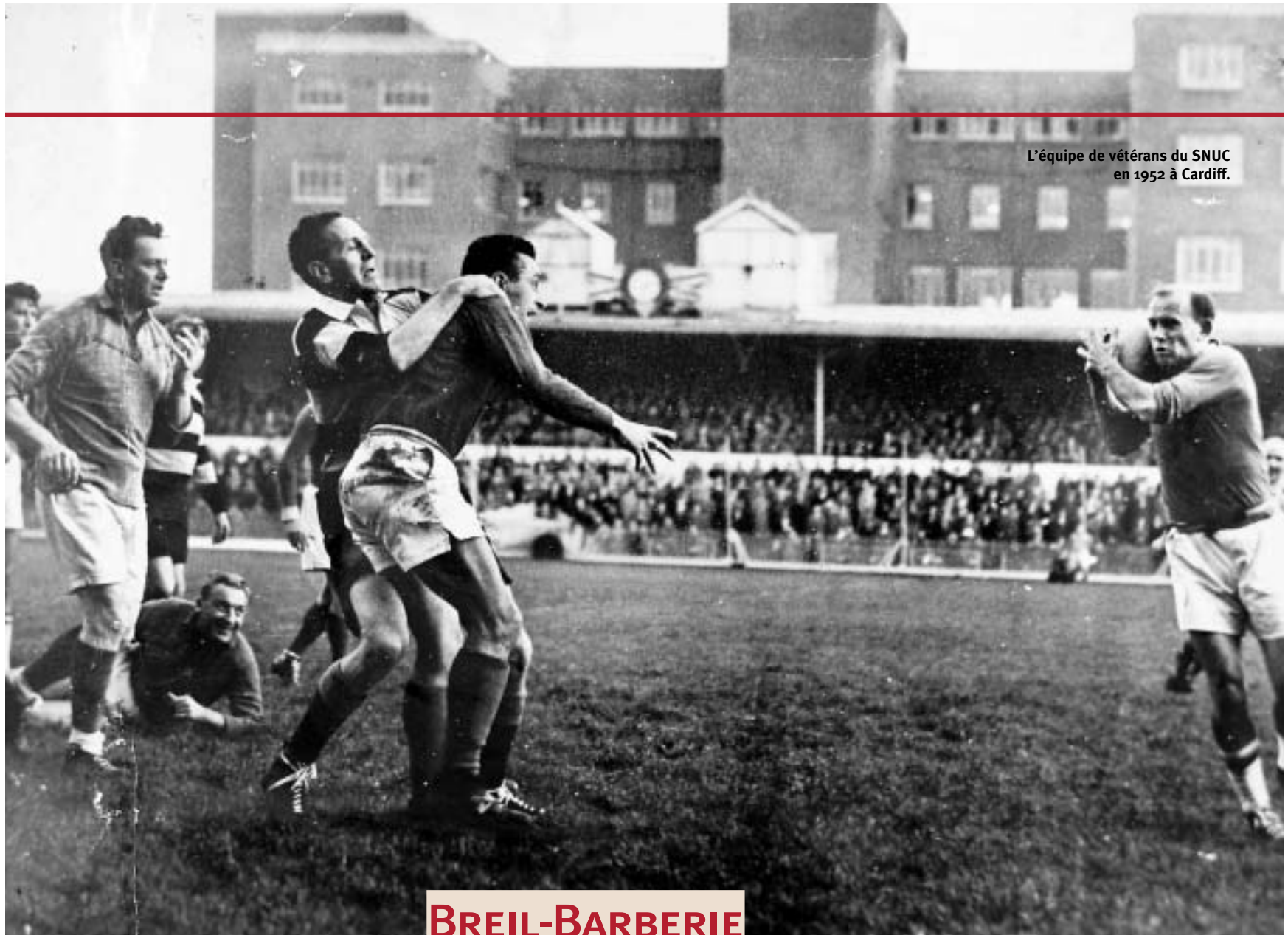
Ancien camp de prisonniers allemands, le camp Blanchard fait partie intégrante de l'identité si particulière du quartier de Roche-Maurice. Constitué de "bâtiments en maçonnerie, de hangars métalliques, de constructions en parpaings couvertes en ardoises, ce petit coin de campagne, à la périphérie de Chantenay, pourrait abriter une jolie cité ouvrière." En 1926, soixante-et-une familles, pour la plupart d'origine bretonne, y sont installées, attirées par les nombreuses industries qui réclament de la main d'œuvre. Mais les aménagements prévus au départ ne sont pas tous réalisés. Outre l'insalubrité, la présence de familles "nombreuses et nécessiteuses" entraîne des protestations des habitants du lieu, mais sur le thème de la revendication de l'hygiène pour

tous. Après la Seconde Guerre mondiale, la cité sert de refuge aux nombreuses familles qui se retrouvent sans toit et la situation matérielle du site se détériore de plus en plus : "Les parpaings de mâchefer laissent pénétrer l'humidité et l'eau ruisselle sur les murs. Les portes et fenêtres ferment très mal ou plus du tout..." Ce qui n'empêche pas les habitants de se constituer en comité de défense pour obtenir de meilleures conditions de logement. On ne veut pas du transfert en HLM : "le plus curieux, c'est qu'ils sont tous enrégés pour y habiter. [...] Quand une place est libre, tout le monde se l'arrache. L'attachement au logement est plus fort que l'attachement au quartier pour des gens qui n'ont jamais véritablement connu le confort."

En 1977, il reste soixante-dix foyers au camp Blanchard. La plupart seront relogés un peu plus haut, au village de la Bernardière. La cité est détruite en 1984. (extraits du recueil de témoignages : "Mémoires du camp, souvenirs d'une cité ouvrière du XX^e siècle" par Jean-Pierre Le Crom, édité par les Métiers Graphiques – Les Ponts-de-Cé, 1987)

Sources

Archives municipales de Nantes
"Chantenay. Histoires illustrées d'une ville devenue quartier", édité par le C.D.M.O.T., 1993
"L'indépendance confisquée d'une ville ouvrière Chantenay" par Daniel Pinson, éditions arts-culture-loisirs, 1982.



L'équipe de vétérans du SNUC en 1952 à Cardiff.

BREIL-BARBERIE

Lorsque Nantes était en terre d'ovalie

Si Nantes est devenue un haut-lieu du football depuis plus d'un demi-siècle grâce aux exploits des Canaris, elle fut d'abord une terre d'ovalie. La naissance du SNUC, au début du 20^e siècle, s'inscrit à une époque où le rugby, implanté depuis 1897 par des étudiants et des négociants anglais, est le sport collectif le plus populaire dans la cité ligérienne. Récit.

En 1903, un groupe de lycéens, d'étudiants et d'ouvriers décident de quitter le Racing club nantais pour fonder le Sporting club universitaire nantais. La fusion, quatre ans plus tard, du SCUN et du Rugby club de Basse-Indre Couëron donne naissance au Stade nantais université club. L'histoire du SNUC se fonde alors avec celle du sport à Nantes.

Bouclier de Brennus

En 1907, sous l'impulsion d'un Bordelais, Pascal Laporte, le rugby prend un tournant décisif à Nantes. Grand joueur de club, plusieurs fois champion de France, il est chargé par la compagnie de négoce anglaise pour laquelle il travaille de créer une



En finale du championnat de France en 1917, le Stade nantais bat le Stade toulousain à Bordeaux.

Aussi, les dirigeants veulent croire en l'avenir lorsqu'ils décident, la paix revenue, de construire un club à l'anglaise.

Une ferme à Malville

Après-guerre, le rugby reste l'un des sports les plus populaires. Les rencontres attirent en moyenne trois mille spectateurs au Parc des sports municipal du Champ-de-Mars. En 1920, le SNUC inaugure ses nouvelles installations dans une ferme acquise à Malville. Sur ce site peu urbanisé à la lisière du boulevard des Anglais, sont construits un terrain de rugby, un terrain annexe d'entraînement, une piste d'athlétisme, une tribune, quatre courts de tennis et... un fronton de pelote basque, le seul ainsi élevé au nord de la Loire ! Le club-house est aménagé dans un bâtiment annexe de l'ancienne ferme, puis le siège social installé au 3, rue Santeuil, en centre-ville. En octobre 1937, le SNUC inaugure le nouveau parc des sports municipal (le futur stade Marcel-Saupin)

par une victoire sur le prestigieux Racing club de France, 7 à 5. Construit à quelques encablures du Champ-de-Mars, à Malakoff, il devient l'antre du rugby à Nantes. En 1939, le club nantais est alors le 16^e club de rugby dans la hiérarchie nationale. Comme d'autres, il paiera au prix fort les années de guerre, notamment au niveau de ses structures. Le siège et le stade sont dévastés lors des bombardements de septembre 1943. Pascal Laporte, redevenu président du club en 1942, s'éteint peu de temps après la fin du second conflit mondial, en 1947. Son nom sera donné au stade du boulevard des Anglais en 1950. Le SNUC doit également affronter la concurrence du FC Nantes, fondé en avril 1943, et en pleine ascension. Aussi doit-il abandonner

→ succursale à Nantes, afin d'importer du charbon gallois. Fort de son expérience dans la cité girondine, il parvient à convaincre le Racing club Basse-Indre Couëron et le Sporting club nantais, après les avoir arbitrés lors d'une rencontre, de fusionner pour fonder un grand club omnisports. C'est ainsi que naît le SNUC, présidé par Claude Bernard, industriel et mécène couëronnais. Les couleurs "blanc-rouge-vert" sont adoptées. *Le Phare*, dans son édition du 1^{er} juin 1907, salue cette naissance : "Le SCUN et le RCBC sont morts, vive le Stade !" L'international Percy Bush, considéré parmi les cinq meilleurs demis d'ouverture gallois du siècle, est recruté trois ans plus tard. Avec Pascal Laporte, il permet au SNUC de bien figurer parmi l'élite régionale puis nationale.

En 1910, Pascal Laporte est également à l'initiative de la création d'une équipe de vétérans. Elle évolue toujours depuis cette date et demeure dans sa catégorie l'une des plus anciennes en France. Avant la Première Guerre mondiale, le SNUC, dans les sports collectifs, joue un rôle de creuset social, mêlant de jeunes Nantais d'origines aristocrate, bourgeoise et ouvrière. Le rugby l'illustre, même si le caractère huppé du club s'accroît au fil du temps par le développement de la section tennis. Mais c'est bien le rugby qui permet au SNUC de briller. En 1917, le club nantais parvient à inscrire son nom sur le

Avec Pascal Laporte, le rugby nantais entre dans l'histoire : le SNUC est créé sous son impulsion en 1907.

mythique Bouclier de Brennus, le trophée attribué aux champions de France de rugby. À cause de la guerre, la compétition est réduite à douze équipes. Le SNUC atteint la finale, face au Stade toulousain. À Bordeaux, les Nantais l'emportent par 8 à 3, signant là un réel exploit. La restitution qu'en fait alors *Le Phare* est élogieuse : "C'est formidable ! (...) Bravo Nantes, vive les Nantais, vive le SNUC !" Mais cette victoire a un goût amer... Quarante membres du SNUC seront emportés par la Grande Guerre.

le stade de Malakoff et se replier sur ses propres installations pour ses rencontres à domicile.

Un patrimoine exceptionnel

Le SNUC parvient à jouer deux saisons en 1^{re} division de 1954 à 1956, et participe aussi au challenge national Yves du Manoir. Puis il va évoluer pendant plus de 30 ans en 2^e division.

La section tennis contribue au développement du club. En 1960 sont inaugurés les deux premiers courts couverts du club, en présence des "Mousquetaires" Borotra, Brugnon et Cochet. L'équipe féminine est championne de France de 3^e division en 1969 et de 1^{re} division en 1980. L'équipe masculine remportera le titre national de 3^e division en 1984 et fréquentera l'élite au début des années 1990.

Aujourd'hui, le SNUC peut s'appuyer sur des installations sportives au cœur de la ville. Devenues municipales au printemps dernier, elles se déploient dans un parc de sept hectares qui jouxte le quartier du Breil-Malville. Et demain ? En Fédérale 2 (2^e niveau amateur en rugby) cette saison, le SNUC nourrit l'ambition d'accéder à la Fédérale 1, anti-chambre du rugby professionnel. Son centre de formation, fait rare pour un club amateur, est labellisé par la Fédération française de rugby. Il constitue le socle sur lequel le club veut s'appuyer et un principe de base inscrit dans l'histoire du SNUC. Précieux pour préparer l'avenir...

Loïc ABED-DENESLE

Remerciements à Hervé Padioleau. Si vous possédez des documents relatifs à l'histoire du SNUC, vous pouvez le contacter au : 02 51 13 08 50.



Le SNUC fait la Une du journal de Tintin le 16 février 1956. Elle est signée par le dessinateur nantais Jean Graton, auteur de Michel Vaillant.

Mémoires croisées : Raoul Margat et Jean Guillet, snucistes



Raoul Margat.

comme si c'était hier... Le 6 février, le SNUC joue contre Angoulême et gagne. Mais des joueurs titulaires adverses avaient été mobilisés à cause des événements

C'est une belle histoire d'amis, amoureux de leur club et adeptes d'une certaine dérision pour qualifier leurs performances sportives : "champions du monde et des environs... et des terres à marée basse". D'abord joueurs de rugby, Raoul Margat et Jean Guillet s'impliqueront ensuite dans la vie du SNUC. Le premier sera président de la section Tennis de 1967 à 1994. Âgé de 86 ans, il est un témoin privilégié du SNUC, tout comme son compère, 85 ans, trésorier du club, de 1960 à 1990. C'est à l'école primaire de la rue du Moulin qu'ils se sont connus, en 1927. Seule la guerre les séparera... "J'ai débuté le rugby au lycée avant que le SNUC ne crée une équipe junior. C'est Raoul qui m'y amena, en 1936. Lors de la première saison, nous sommes allés jusqu'aux quarts de finale du championnat de France scolaire ! Je jouais trois-quart centre, en mesurant 1 m 70... Aujourd'hui, ce ne serait plus possible ! Voyez les gabarits : plutôt 1 m 90 et plus pour 100 kg !" Raoul Margat signe sa première licence en 1932. "Mon père était un assidu du Parc des sports et passionné de rugby. Dès l'âge de 8-9 ans, j'allais aux matchs avec lui. J'ai deux souvenirs très précis. En 1934, lorsque le SNUC devient champion de France de D2, il rencontre en janvier l'Aviron bayonnais et perd 5 à 3 avec Garin dans ses rangs. Or il était notre numéro 8 la saison précédente ! Je le revois



Jean Guillet.

parisiens (ndr : le 6 février 1934, des ligues d'extrême-droite tentent de prendre d'assaut l'Assemblée nationale et de renverser la République). Les Charentais, s'estimant amoindris, parviennent à faire rejouer le match un mois après. Gagné une fois encore par le SNUC !" Une rencontre mémorable ravive également leurs souvenirs. Celle jouée par l'équipe des vétérans, en 1952, contre Cardiff, sur un terrain annexe du mythique Arm's Park. "Il y avait 15 000 spectateurs dans les tribunes ! C'était certainement la meilleure équipe de club de l'époque en Europe et pour ce match, d'anciens internationaux gallois étaient venus la renforcer" se souvient Raoul Margat, qui participa à ce match. "L'esprit d'équipe nous soudait et les troisièmes mi-temps étaient épiques !" témoigne-t-il. Preuve de cette amitié profonde, nourrie également depuis vingt ans chaque après-midi autour d'une table de bridge au club-house du SNUC, toutes les correspondances échangées entre eux et leurs autres partenaires de club se finissaient par ces mots : "Z'a la vie... Z'à la mort !" Copains d'abord, Snucistes toujours...